



Novelles NS

NSDAP/AO : PO Box 6414

Lincoln NE 68506 USA

www.nsdapao.org

#1155

04.05.2025 (136)

Hitler en guerre : Que s'est-il *réellement* passé ?

par A.V. Schaerffenberg

Partie 2

Chapitre 1 :

Qui a vraiment commencé la guerre ?

Quiconque brandit le flambeau de la guerre en Europe ne peut souhaiter que le chaos.

Adolf Hitler, 3 août 1939

Bien que les historiens conventionnels le considèrent comme le seul responsable de la Seconde Guerre mondiale, Adolf Hitler n'était pas du tout adapté à ce rôle, tant sur le plan personnel qu'idéologique. Simple soldat pendant la Première Guerre mondiale, il a assisté à la mort violente de ses proches camarades et a lui-même été victime d'une atroce attaque au gaz moutarde qui a failli lui faire perdre la vue. Quatre années au front l'ont confronté aux horreurs indicibles de la guerre des tranchées, une expérience qu'il n'a jamais souhaité voir se répéter, ni pour lui ni pour ses compatriotes.

Après l'armistice, il a développé le national-socialisme, dont le principe central

est la préservation de l'humanité aryenne. Hitler enseigne que tous les Blancs, quelle que soit leur nationalité, sont frères et sœurs de la même race. Par conséquent, les guerres entre Aryens sont des conflits fratricides et doivent être évitées. En temps de guerre, déplorait-il, les meilleurs individus sont les soldats qui donnent le plus librement leur vie pour leur pays, appauvrissant ainsi la société par la perte de ses membres les plus précieux. Après son élection au poste de chancelier allemand, la principale passion d'Hitler n'est pas la remilitarisation, mais la rénovation sociale de son pays. La réforme culturelle le fascine tout particulièrement et il souhaite passer le reste de sa vie à rénover les villes allemandes. Lorsque la guerre est survenue, il l'a considérée comme une diversion par rapport à son véritable intérêt et a souvent regretté de ne pas être plus heureusement occupé à la réalisation de projets de travaux publics. Comme il l'a expliqué à plusieurs reprises, même pendant le conflit, "je suis un bâtisseur enthousiaste, mais un général réticent", une remarque qui ne caractérise guère le rôle de "conquérant du monde" que lui ont attribué ses ennemis.

Hitler s'intéresse toutefois de près aux affaires internationales, en particulier à celles qui concernent directement la menace soviétique. Ensemble, le Troisième Reich et l'Italie fasciste constitueraient un "axe" central, autour duquel les autres peuples du continent pourraient se rallier, renforçant ainsi la colonne vertébrale de l'Europe centrale. Le Japon impérial devait contenir l'expansion du communisme en Asie, tandis qu'une alliance avec la Grande-Bretagne associait la plus grande puissance navale du monde à sa plus puissante armée, les forces armées allemandes, la Wehrmacht. Ainsi contenu, le colosse soviétique implorerait sans qu'il soit nécessaire de recourir à la guerre. C'est ce qu'il espérait.

Cependant, lorsque les hostilités ne purent plus être évitées, Hitler se montra à la hauteur de la situation. Son expérience de première main sur le front occidental, plus de vingt ans auparavant, l'a formé comme aucune éducation militaire formelle ne pourrait le faire. De plus, ses campagnes politiques d'après-guerre, qui mettaient l'accent sur l'action de masse, étaient elles-mêmes menées comme des campagnes de combat. Cependant, il est indéniable que les dons naturels d'Adolf Hitler ont été les facteurs les plus importants de son leadership en tant que plus grand chef de guerre du XXe siècle, voire de tous les temps. Les nombreux exemples de ses capacités supérieures cités dans cette histoire soulignent le statut incontestable d'Hitler en tant que plus grand stratège et chef de file de la Seconde Guerre mondiale. Parmi ces exemples, citons son propre plan pour la prise cruciale du Fort Eben Emael en Belgique, sans lequel toute la campagne de l'Ouest n'aurait pas été possible, et son sauvetage à lui seul des armées allemandes au début de l'hiver 1941, alors que tout le front de l'Est était au bord d'un effondrement imminent. Ces exploits militaires, et bien d'autres encore, sont sans équivalent, à tel point qu'il est

impossible d'imaginer qu'un autre dirigeant, de l'Axe ou des Alliés, ait pu les réaliser.

Cela ne veut pas dire qu'il n'a jamais commis d'erreur. Comme Hitler l'a dit de lui-même juste avant son invasion réussie de la France, au printemps 1940, "M. Churchill a déclaré récemment dans une émission de radio qu'il comptait 16 erreurs que j'ai commises jusqu'à présent dans cette guerre. Il se trompe. J'ai commis au moins deux fois plus d'erreurs que je ne le pense ! Mais si M. Churchill et ses partisans n'ont commis qu'une seule erreur, elle est bien pire que toutes celles que j'ai commises, à savoir lorsqu'ils ont déclenché cette guerre qui doit inévitablement se terminer, quelle qu'en soit l'issue, par la dissolution de l'Empire britannique".

La faute la plus grave d'Hitler, comme il l'a reconnu tardivement, a été de faire confiance à l'état-major allemand. Parce qu'il était un homme de parole, il ne pouvait imaginer que quelqu'un d'autre, en particulier un officier allemand, puisse agir de manière déshonorante. Pourtant, la responsabilité de la défaite finale de 1945 incombe principalement à certains généraux allemands, la pire bande de traîtres jamais infligée à un pays. Contrairement à ses homologues alliés occidentaux, Hitler n'est pas né avec une cuillère d'argent dans la bouche. La richesse, la position sociale, la politique comme d'habitude et le pouvoir personnel ou le prestige - les choses mêmes qui obsédaient F.D.R. et Churchill - le rebutaient. Pendant que Roosevelt fricotait avec l'élite financière de New York à Hyde Park, Hitler, pauvre, vendait ses aquarelles à Vienne pour quelques florins. Plus tard, alors qu'Hitler risquait sa vie en tant que soldat anonyme sur le front occidental, Churchill, depuis la sécurité du ministère de l'Intérieur de Londres, envoyait des milliers d'Australiens se faire inutilement massacrer sur les plages de Gallipoli, et Staline était un braqueur dans la Russie tsariste.

Hitler a été si longtemps associé dans l'esprit du public à la pire tyrannie que le monde ait jamais connue que quiconque apprend la vérité sur son règne est invariablement étonné. Le replacer dans le contexte de son époque permet de clarifier bien des choses. Jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, l'Allemagne était dirigée par une monarchie obsolète. Après la fin de la guerre, le pays était déchiré entre des marxistes autoproclamés qui ne voyaient en l'Allemagne qu'un marchepied pour l'Union soviétique, des conservateurs capitalistes plus intéressés par la préservation de leur richesse que de leur race, et des démocrates de cabaret qui se complaisaient dans la "délicieuse décadence" des années 20. En bref, l'Allemagne n'avait tout simplement pas de tradition de bon gouvernement.

Lorsque Hitler est devenu chancelier, il n'avait aucun précédent sur lequel il aurait pu s'appuyer pour mettre en place une administration sensée, mais le chaos qui régnait dans son pays réclamait à grands cris l'instauration d'un nouvel ordre pub-

lic. Les seules alternatives auxquelles il était confronté étaient un régime autoritaire ou la dissolution de la société. Il est vrai qu'il était l'un des hommes les plus puissants de l'histoire, mais pas en raison des pouvoirs gouvernementaux qu'il possédait ou des forces armées dont il disposait, mais en raison de l'immense dévouement de son peuple. Aucun autre individu n'a été autant aimé par ses concitoyens. Il n'a pas non plus gouverné sans leur consentement. Après tout, ils l'avaient élu au pouvoir en tant que leur représentant légal. Par la suite, il les a toujours consultés sur ses principales décisions en temps de paix par le biais de référendums, au cours desquels ils étaient invités à voter pour ou contre sa politique. Contrôlés dans leur intégrité par des commissions internationales de surveillance, parfois issues de pays hostiles à l'Allemagne, ces plébiscites ont systématiquement approuvé le régime national-socialiste par 90 % de l'électorat et plus, le plus souvent dans la tranche supérieure de ce centile. Par exemple, sur les 2,94 millions de bulletins de vote déposés lors des élections du 4 décembre 1938 dans les Sudètes, 2,64 millions de voix (98,8 %) sont allées au NSDAP. Au début de la même année, lorsque Hitler a demandé aux Autrichiens s'ils voulaient faire partie du Troisième Reich, 99,7 % d'entre eux ont répondu par l'affirmative.

Aucun politicien démocratique sur Terre, avant ou depuis, n'a jamais obtenu un tel taux d'approbation. Il est compréhensible que leur haine profonde pour cet homme extrêmement populaire soit enracinée dans une jalousie personnelle. Roosevelt, Churchill, Clinton, Bush et tous les autres hommes de paille des Juifs n'ont jamais pu obtenir plus d'une fraction du soutien qu'Adolf Hitler a reçu de ses concitoyens. Si la démocratie est la "règle populaire du peuple", alors il était un "démocrate" au sens propre du terme. Comme il l'a lui-même demandé, "Où existe-t-il une "démocratie" similaire dans d'autres pays ? Où ailleurs le peuple et les dirigeants, la nation et le gouvernement ont-ils fusionné aussi complètement et sont si proches l'un de l'autre ? Néanmoins, comme le Führer l'a clairement indiqué dans son "discours de table", il considérait l'État populiste du Troisième Reich comme un pont vers une république raciale-autoritaire inspirée de la Constitution américaine, avec ses lois sur l'immigration et la naturalisation, qu'il admirait tant. Tragiquement, cette vision de la liberté a été anéantie par des étrangers qui ont préféré la destruction massive à la liberté politique.

Rien n'illustre mieux les différences entre les dirigeants de l'Axe et ceux des Alliés qu'une comparaison des cadeaux qu'ils se sont échangés pendant la guerre. À l'occasion de son 59^e anniversaire, en 1942, Mussolini a reçu d'Hitler un ensemble complet, magnifiquement relié, des œuvres de Friedrich Nietzsche, le grand philosophe du XIX^e siècle. La même année, pour son anniversaire, Franklin Roosevelt a envoyé à Winston Churchill une caisse de bourbon.

Six ans seulement avant que son pays ne déclare la guerre au Troisième Reich,

Churchill, interrogé par un journaliste du *London Times* sur ce qu'il pensait d'Adolf Hitler, répondit que si l'Angleterre était un jour frappée par des catastrophes comme celles qui accablaient l'Allemagne, il prierait Dieu pour qu'un homme de génie comme le Führer conduise le peuple britannique vers son salut. Plus étonnant encore, au cours de la décennie précédente, Churchill avait rédigé un long article pour le prestigieux *Illustrated Sunday Herald* de Londres (8 février 1920), dans lequel il décrivait le communisme comme une tyrannie meurtrière dirigée par des terroristes juifs, dont les révolutions doivent être impitoyablement éteintes, quel que soit le pays où elles apparaissent.

Au cours de cette même décennie, il a déclaré : "Il est du devoir du monde civilisé de reconquérir la Russie. Les Soviétiques ne représentent pas la Russie. Ils représentent un concept international entièrement étranger et même hostile à ce que nous appelons la civilisation. Gagner contre la Russie, militairement et moralement, serait une tâche trop lourde pour les seuls vainqueurs de la Première Guerre mondiale et, puisque nous devons le faire, nous le ferons avec l'Allemagne. L'Allemagne connaît la Russie mieux que quiconque. Ce sera pour elle une grande chance. Rien n'est possible en Europe sans l'Allemagne ; tout est possible avec elle". Pourtant, lorsque Hitler a suivi sa suggestion en saisissant "la grande opportunité" d'attaquer la Russie, Churchill l'a condamné en tant qu'"agresseur" et a envoyé de l'aide militaire aux Soviétiques qu'il prétendait mépriser.

Malgré ces incohérences qui laissent perplexe, les historiens conventionnels, ignorant ses déclarations anticomunistes, voire antijuives, publiées moins de vingt ans avant la Seconde Guerre mondiale, continuent de le consacrer comme l'un des héros les plus illustres du XXe siècle pour son opposition intransigeante à Adolf Hitler et à tout ce que le dirigeant allemand représentait. On peut peut-être comprendre la personnalité opposée de Churchill dans le contexte des problèmes d'alcoolisme qu'il a connus tout au long de sa vie. L'une de ses boutades les plus mémorables fut prononcée en réponse à une députée qui se plaignait amèrement qu'il jetait le discrédit sur cette auguste assemblée en apparaissant souvent en état d'ébriété. Contournant habilement le problème qu'elle soulevait, il déclara : "Demain, je serai sobre. Mais vous, madame, vous serez toujours laide !".

Lors d'une rencontre similaire, il est accosté par Lady Astor, récemment alertée sur l'étendue de sa vilenie : "Si j'étais votre femme", lui dit-elle, "je mettrais du poison dans votre whisky !". "Et si j'étais votre mari", lui dit-il, "je le boirais !"

Même son meilleur ami, Franklin Roosevelt, l'appelait de façon caustique "ce clochard ivre". Lors d'une visite au Premier ministre britannique au cours de l'été 1940, Sumner Welles l'aurait trouvé dans un état d'incohérence et de confusion alcoolique. L'instabilité émotionnelle de Churchill est peut-être due à son ascendance politiquement problématique, qu'il s'est efforcé de garder secrète. Sa mère

était Jenny Jerome, une juive américaine. Si l'on ajoute les origines juives de Franklin Roosevelt à celles du chef suprême des Alliés, son identité raciale et l'origine de la haine indélébile qu'il voue à Hitler deviennent évidentes.

Certes, le comportement personnel de Churchill dépasse souvent les limites de l'excentricité, frôlant même la folie, comme son penchant lunatique pour le port de sous-vêtements féminins et l'exhibitionnisme nu. Par exemple, lors d'une visite à Washington, D.C., en 1942, il a fait face à un F.D.R. surpris, complètement nu, expliquant seulement : "Vous voyez, M. le Président, je n'ai rien à vous cacher ! Plus tard, le Premier ministre a été tellement ému par la vue des bombardiers britanniques volant à basse altitude au cours d'une mission d'entraînement qu'il s'est déshabillé, puis a couru nu en hurlant à travers le mélèze, à la stupéfaction des officiers de la RAF et des dirigeants des compagnies d'aviation rassemblés. La connaissance publique d'incidents regrettables tels que ceux-ci a bien entendu été supprimée pour des raisons de sécurité nationale et de moral, et ce jusqu'à bien après 1945.

Mais ce qui motivait Churchill, c'était une passion pathologique pour la guerre et la destruction humaine qu'elle entraîne. Lors de la conférence de Casablanca, il a dit à Roosevelt que le progrès ne pouvait être réalisé qu'en temps de guerre ; il n'y a que de la complaisance en temps de paix, a-t-il affirmé. Goebbels considérait Churchill comme l'homologue du XXe siècle du Grec qui avait brûlé le magnifique temple de Diane à Éphèse en 356 avant J.-C., juste pour s'immortaliser ; le Premier ministre était "un facteur de destruction". Il entrera certainement dans l'histoire comme l'Herostratus de l'Europe, capable de perpétuer son nom uniquement en détruisant ce que de nombreuses générations ont construit au cours de nombreux siècles" (17 mars 1945).

Loin de son image idéalisée de défenseur de l'éthique, Churchill a construit toute sa carrière sur des subterfuges et des manipulations immorales. Par exemple, en juin 1941, il a demandé à Sir William Stephenson, chef des services secrets britanniques en Amérique du Nord, de remettre au département d'État américain une lettre prétendument composée par le major Elias Belmonte incriminant l'attaché militaire bolivien à Berlin comme le chef d'un complot visant à renverser le gouvernement de LaPaz avec l'aide d'Hitler et à créer un État fantoche nazi en Amérique du Sud. Bien que la lettre ait été entièrement fabriquée par Stephenson, son acceptation sans critique comme authentique par la presse américaine et l'administration Roosevelt a entraîné le renvoi déshonorant de l'innocent major bolivien et a incité ses compatriotes trompés à déclarer la guerre à l'Allemagne.

La population allemande de Bolivie fut ensuite internée pendant les quatre années suivantes dans des conditions qui ont fait la réputation des prisons sud-américaines. Pendant ce temps, le véritable objectif de la tromperie de Churchill

était de fournir à la F.D.R. une nouvelle excuse toute prête pour inciter l'opinion publique américaine à s'opposer au Troisième Reich. Dans la foulée de ce succès de propagande, Stephenson forge une "carte secrète nazie" qui détaille les plans d'Hitler pour s'emparer de l'Amérique du Sud. Les révélations inventées de ce document perfide sont avalées tout rond par le président américain.

Dix ans plus tôt, au début des années 1930, la carrière politique de Winston battait de l'aile. Les dettes de jeu contractées par Randolph, son fils, menacent de provoquer la faillite et de lui faire perdre sa propriété de campagne bien-aimée, Chartwell. En désespoir de cause, il rejoint le "Focus", une société secrète composée d'une douzaine d'anciens politiciens qui ont perdu leur emploi gouvernemental confortable pendant la dépression et qui sont déterminés à le récupérer par tous les moyens possibles. Conscients que ces "hommes d'État" au chômage diraient ou feraient n'importe quoi pour revenir au pouvoir, les Juifs ont repêché au sein du "Focus" plusieurs gentils qui serviraient de couverture à leur projet de destruction de l'Allemagne. Leur plus grosse prise fut Winston Churchill.

À partir de 1936, les membres du "Focus" ont été richement financés par l'American Jewish Congress, le London Board of Deputies of British Jews et le président du département, président de British Shell, Sir Bernard W. Cohen. Ils ont payé Churchill 50 000 livres pour qu'il fasse de l'agitation contre Hitler, qu'il admirait personnellement, comme nous l'avons vu plus haut. La réputation de Churchill en tant que prostitué des causes antinazies grandit. Six ans plus tard, il déclare à Franklin Roosevelt qu'il est "attaché à la politique sioniste".

En 1938, Winston est payé 800 000 dollars par le ploutocrate juif anobli, Sir Henry Starchos, qui a perdu ses possessions monopolistiques en Autriche après l'*Anschluss*. Il est chargé de condamner l'union de ce pays avec le Reich, en dépit des référendums contrôlés par la communauté internationale, au cours desquels la grande majorité des Autrichiens ont voté en faveur de l'adhésion à l'Allemagne. La même année, le gouvernement de Prague envoie à Londres le ministre des affaires étrangères pro-communiste, Jan Masaryk, avec 2 millions de livres pour le "Focus" et l'ordre à ses membres de renverser Neville Chamberlain, que les Tchèques jugent trop tendre avec le Führer. Les Allemands ont appris que Churchill acceptait des fonds étrangers et en ont informé Chamberlain juste avant les accords de Munich, l'une des raisons pour lesquelles ceux-ci ont été conclus en faveur d'Hitler. Mais la nouvelle et lucrative carrière de Churchill en tant que porte-parole des agendas juifs était assurée.

Pendant ce que l'on a appelé le "Blitz de Londres", Churchill a été acclamé par la presse alliée pour sa détermination à se tenir aux côtés du peuple anglais, à partager ses dangers et ses difficultés et à l'encourager à suivre son exemple personnel de courage courageux. En réalité, les services secrets britanniques étaient

au courant bien à l'avance de chaque raid aérien allemand et transmettaient secrètement l'information à Churchill, qui se réfugiait invariablement dans son refuge privé à la campagne. Personne d'autre n'a pu éviter le Blitz par cette voie confidentielle. Une fois le signal de fin d'alerte donné, il rentre à Londres, où il se pavane devant les caméras des journaux télévisés en faisant le geste de la *victoire avec ses deux doigts boudinés et tachés de cigare*, marmonnant d'un air de défi : "Nous pouvons l'emporter !"

Dans l'après-midi du 14 novembre 1940, il vient de quitter Londres pour éviter le retour anticipé de la Luftwaffe, lorsqu'un rapport secret de ses décrypteurs l'informe que la prochaine cible des bombardiers sera Coventry. De retour à la sécurité de la capitale, Churchill s'est posté sur le toit de son quartier général, défiant de son poing serré des nazis inexistant dans le ciel, à l'intention des journalistes et des photographes. Les images du courage indomptable du Premier ministre sont exposées dans le monde entier, tandis que la Luftwaffe bombarde la lointaine Coventry.

Pour illustrer son abominable insensibilité aux souffrances des civils britanniques, Churchill est prévenu, dans la nuit du 10 mai 1941, qu'un raid aérien particulièrement intense sur Londres provoque un désordre sans précédent. Selon ses propres termes, "comme je ne pouvais rien y faire, je suis allé dans ma salle de projection privée, où j'ai pris plaisir à regarder un film des Marx Brothers". On peut se demander ce qu'auraient pensé de Churchill les Londoniens qui se blottissaient dans les stations de métro pour sauver leur vie, s'ils avaient su que, pendant ce temps, il ricanait devant un film juif américain dans la sécurité luxueuse de sa retraite à la campagne.

En juillet 1944, alors que le Reich affaibli est à moins d'un an de la défaite, Churchill ordonne une attaque à l'anthrax contre les civils allemands. Ses généraux, horrifiés, ne le persuadent de ne pas recourir au massacre qu'en lui rappelant qu'Hitler ne manquerait pas de riposter en envoyant, à juste titre, des bombes volantes V-1 armées d'ogives au gaz toxique contre Londres. Il leur a fallu un mois d'arguments pour le convaincre qu'il devait abandonner son projet de génocide aryen. Comme il le déplorera plus tard, "les professeurs de mes généraux m'ont empêché d'aller jusqu'au bout". Si son attaque à l'anthrax avait été menée à bien, pratiquement tous les êtres vivants du continent européen auraient été anéantis, y compris les habitants de tous les pays alliés et neutres.

Malgré son amour du sang versé, Churchill, en plus d'être un lâche, était un très mauvais militariste. Pendant la Première Guerre mondiale, en tant que chef de l'Amirauté, il a envoyé des milliers de fantassins australiens à la mort lors d'une invasion de la Turquie vouée à l'échec. La débâcle de Gallipoli ne fut pas seulement une défaite, mais une grave humiliation pour les Alliés face à de sim-

ples Turcs, qui aurait fait perdre la vie à n'importe quel autre commandant. Churchill était cependant plus un politicien rusé qu'un chef militaire et, vingt-cinq ans plus tard, il était de nouveau au pouvoir. Il répéta sa gaffe à une échelle de mort bien plus grande en détournant la stratégie alliée, contre l'avis des conseillers britanniques et américains, vers ce qu'il appelait avec insistance "le ventre mou de l'Europe".

Des dizaines de milliers de soldats alliés sont tombés au cours d'une campagne italienne qui a inutilement prolongé la guerre et ne leur a jamais apporté de succès stratégique. Après près de deux ans de souffrances et de massacres, les forces anglo-américaines étaient toujours enlisées en Italie lorsque l'Allemagne s'est rendue, tout cela grâce aux assurances de Churchill qui, en 1943, avait assuré qu'elles "réaliseraient une percée rapide vers l'Autriche". Ralph Edwards, directeur des opérations navales britanniques, qui a travaillé en étroite collaboration avec Churchill tout au long de la guerre, l'a décrit comme "sans aucun doute l'un des pires stratèges de l'histoire" (Irving, *Churchill's War*, Vol. 2, 103).

La réputation artificiellement préservée de Churchill en tant que plus grand orateur du siècle en langue anglaise n'est qu'une partie de l'image frauduleuse qui perdure. Ses émouvantes émissions de radio ont incité les Britanniques à se battre, à endurer et à mourir dans la guerre qu'il préparait depuis longtemps pour eux. C'est en grande partie grâce à ces émissions inspirantes que le peuple britannique a tenu bon dans les pires circonstances pendant six longues années, au cours desquelles un demi-million d'entre eux ont perdu la vie. Pendant tout ce temps, il a soigneusement dissimulé les offres de paix plus que généreuses faites par Hitler à la Grande-Bretagne. Il a également caché la véritable identité de la célèbre voix que les Anglais et les Anglaises ont été amenés à croire qu'elle appartenait à leur héroïque Premier ministre. Bon nombre des émissions à la langue d'argent qui lui sont attribuées sont en fait prononcées par Norman Shelly, un acteur de radio choisi pour sa capacité à imiter Churchill lorsqu'il est trop ivre ou qu'il a la gueule de bois pour prendre la parole en public.

L'image durable de Winston en tant que champion de la lutte contre la dictature est en contradiction avec son ambition souvent affichée de créer, comme il l'a proposé à Roosevelt le 20 mai 1943, un "dictateur mondial" qui priverait à jamais son propre allié français de tout pouvoir militaire et réduirait les quelques survivants allemands de la guerre à un statut d'esclave perpétuel. Le pouvoir mondial devait être limité à l'Empire britannique, aux États-Unis et à l'Union soviétique. Roosevelt est d'accord, à la seule différence que le titre de "modérateur" serait politiquement plus acceptable.

Churchill a vécu jusqu'à un âge avancé, devenant obèse lors de festins luxueux, griffonnant des histoires censurées et intéressées, et peignant des douzaines de

tableaux aussi amateurs qu'oubliés. Lorsque la mort survint enfin, en 1965, il laissa derrière lui des instructions pour des funérailles grandioses, qui spécifiaient, entre autres manifestations de mégalomanie, que toutes les grues situées le long des rives de la Tamise devaient être abaissées lorsque son cercueil surdimensionné flotterait devant lui. Comme dans *La Tempête* de Shakespeare, le peuple britannique tout entier aurait pu s'exclamer à ce moment-là : "Quel triple idiot ai-je été de prendre cet ivrogne pour un dieu et d'adorer cet imbécile !"

Comme Churchill, F.D.R. était un maître des relations publiques. Il savait comment se faire apprécier des électeurs en tant que "compatriote américain", et ses émissions de radio régulières, les "fireside chats", étaient soigneusement orchestrées pour mettre en valeur sa personnalité humble, terre à terre, "tarte aux pommes". Hitler et le national-socialisme n'intéressent pas le F.D.R. avant 1937. C'était une année électorale et ce politicien désinvolte craignait de finir sa vie publique en tant que président à mandat unique. Quatre ans plus tôt, il était entré à la Maison Blanche en assurant aux Américains qu'il mettrait fin à la Grande Dépression. Mais ses programmes démocratiques, entachés de corruption, n'ont abouti à rien, et le chômage national est toujours en hausse. Le Führer a déclaré à propos de Roosevelt : "Si sa politique économique s'était poursuivie indéfiniment en temps de paix, il ne fait aucun doute qu'elle aurait tôt ou tard entraîné la chute de ce président, en dépit de toute son intelligence dialectique.

Il est clair que la carrière de F.D.R. dépend de la santé économique du pays. Il finit par comprendre que le seul moyen de remettre le pays sur pied est de relancer la production, et que la méthode la plus rapide est la fabrication massive d'armes. Pour justifier la transformation des usines américaines en usines d'armement, il fallait cependant une menace sérieuse ou au moins l'illusion d'une menace. En tant qu'ennemi récent, l'Allemagne était la cible idéale. Les Juifs qui dominent la presse et l'industrie cinématographique américaines sont ravis d'être les propagandistes les plus dévoués de Roosevelt. Associés à son discours alarmiste, une profusion de films hollywoodiens antinazis et l'agitation incessante des journaux contre Hitler ont fini par générer une hystérie nationale telle que l'invasion semblait imminente. Dans ce climat artificiel de peur, le président a pu faire passer ses dépenses militaires exagérées par un Congrès intimidé par l'agitation des électeurs. Et en faisant tout un plat de la menace mortelle que représentait l'Allemagne nazie (pas plus grande que le Texas) pour les États-Unis, le président a réussi à détourner l'attention de la dépression persistante, qui s'aggravait et qu'il était incapable de résoudre.

Bien que sa fabrication d'armes, inspirée par la panique, ait commencé à stimuler la production nationale, les armes sont des biens périssables qui doivent être utilisés, sous peine de rouiller et d'être rendus obsolètes par les progrès tech-

nologiques. À cette fin, Roosevelt avait besoin de la guerre. Par l'intermédiaire de son agent flottant en Europe, William C. Bullitt, il fait des promesses secrètes selon lesquelles les politiciens de Varsovie peuvent compter sur l'intervention armée des Alliés s'ils provoquent une confrontation militaire avec le Troisième Reich. Ainsi dupés, pensant pouvoir se gaver d'un festin de victoire gagné à bon compte, les Polonais ont précipité les hostilités (comme décrit ci-dessous), ce qui s'est retourné contre eux de la pire façon qui soit. Mais avec le début de la guerre en Europe, les projets de participation de Roosevelt ont été sérieusement contrariés par les sondages d'opinion nationaux, qui ont montré que la grande majorité des Américains s'opposaient à l'implication des États-Unis dans toute guerre, à moins qu'ils ne soient délibérément attaqués. En homme politique accompli, il fait vigoureusement campagne sur un "programme de paix" populaire en vue de l'élection présidentielle de 1941.

Parallèlement, il n'a cessé de manœuvrer pour inciter Hitler à déclarer la guerre aux États-Unis en donnant des navires de guerre à la Royal Navy, en envoyant du matériel en Angleterre sur des cargos américains escortés par des destroyers de l'U.S. Navy, voire en aidant directement les opérations militaires britanniques. Parmi les exemples les plus flagrants, on peut citer la position du *Bismarck*, communiquée par radio aux Britanniques, qui n'arrivaient pas à la trouver, par un hydravion PBY de la marine américaine, ce qui leur a permis de couler le cuirassé allemand avec de lourdes pertes humaines. Le même mois, Roosevelt est élu par des électeurs persuadés qu'il est déterminé à maintenir leur pays en dehors du conflit européen. Il donne l'ordre à sa marine de "tirer sur les navires de guerre de l'Axe à tout moment et en tout lieu". Cette décision va bien au-delà de toutes les autres violations de la neutralité américaine et constitue une déclaration de guerre. Pourtant, Hitler refuse obstinément de mordre à l'hameçon.

Le 9 août 1941, lors de la Conférence sur la Charte de l'Atlantique, Roosevelt promet confidentiellement à Churchill de "travailler à un incident" qui entraînerait l'Amérique dans la guerre contre la volonté de la plupart de ses compatriotes. Plus tard, Winston rapporte au roi George VI que la stratégie du président n'est pas de déclarer la guerre, mais de la provoquer en créant un incident. Le 30 octobre précédent, F.D.R. avait sérieusement entonné à la radio nationale : "Et pendant que je vous parle à vous, mères et pères, je vous donne encore une assurance. Je l'ai déjà dit, mais je le répéterai encore et encore : Vos garçons ne seront pas envoyés dans des guerres étrangères !". Aujourd'hui encore, certains universitaires américains se rendent compte, à l'instar de Gore Vidal, que "Roosevelt a menti pour nous faire entrer en guerre contre Hitler et, compte tenu de la nature de la bête, beaucoup de gens ont été et sont heureux qu'il l'ait fait".

Frustré et inquiet à l'idée que son économie fondée sur la menace déclencherait

un autre effondrement économique, encore plus grave, si les États-Unis n'entraient pas rapidement dans la bataille, le président a frappé à ce que l'historien Harry Elmer Barnes a appelé "la porte dérobée de la guerre". Celle-ci s'ouvrait sur le partenaire anti-comintern de l'Allemagne. Au cours de la même conférence sur la Charte de l'Atlantique, Churchill et Roosevelt ont exprimé leur désir commun d'attaquer le Japon, alors encore une nation neutre, après le mois d'août 1941. Leur projet est applaudi par Cordell Hull et d'autres hommes politiques qui entourent le président, mais ses conseillers militaires affirment que l'Amérique sera militairement incapable de risquer des hostilités avant la fin de l'automne.

Auparavant, le 26 juillet 1941, le F.D.R. avait déjà imposé un embargo international sur le pétrole aux Japonais pour leur invasion de la Chine, qui ne le concernait évidemment pas, en raison de l'absence totale d'intérêts américains dans ce pays. Son action était un acte économique d'agression mortelle, car l'existence industrielle du Japon dépendait entièrement du pétrole importé de l'étranger. Des experts des deux côtés de l'océan Pacifique ont calculé que la société japonaise se désintégrerait dans la pauvreté et la famine au printemps suivant. Roosevelt espérait que son embargo inciterait les Japonais à frapper les premiers, ralliant ainsi le soutien populaire à son engagement dans la Seconde Guerre mondiale.

Malheureusement, le cabinet japonais ne réagit pas par la défiance, mais par la conciliation. Le ministre des Affaires étrangères, Shigenori Togo, a envoyé un "plan en cinq points" à Washington, offrant d'importantes concessions, notamment le renoncement aux régions de Chine spécifiquement mentionnées par les Américains et l'autolimitation de l'expansion des Japonais à l'étranger afin d'atténuer la surpopulation. Il demande en outre la reprise des négociations afin de discuter du "plan" du Cabinet pour la normalisation des relations entre les deux puissances. Mais Roosevelt a tout sauf l'intention de faire la paix. Il décide d'engager les hostilités dès que possible, avec ou sans l'approbation du peuple américain. Il a déjà décidé de lancer un raid aérien américain à partir des bases de Claire Chennault en Chine orientale contre le Japon à la mi-novembre. En fait, le président avait autorisé l'attaque furtive trois jours avant d'imposer l'embargo sur le pétrole. Churchill, qui désespérait depuis longtemps de voir l'Amérique entrer en guerre, fut informé de la bonne nouvelle par le secrétaire d'État américain, Cordell Hull, par le biais de codes diplomatiques top secrets.

Un article paru dans le *Los Angeles Times* à l'occasion du 60e anniversaire du raid japonais de 1941, intitulé "Japan Broke U.S. Code Before Pearl Harbor, Research Finds" (Le Japon a enfreint le code américain avant Pearl Harbor, d'après des recherches). Valerie Reitman, rédactrice, rapporte qu'un jeune professeur d'histoire américano-japonais de l'université de Kobe a trouvé des documents

écrits de l'époque de Roosevelt déclassifiés par l'Agence centrale de renseignement des États-Unis en 1996. Toshihiro Minohara les a découverts parmi des informations sur les codes secrets d'avant-guerre aux Archives nationales américaines à College Park, dans le Maryland. Les documents microfilmés joints montraient des traductions japonaises de télégrammes du F.D.R. adressés à divers ambassadeurs et dirigeants alliés. Les cryptographes de Tokyo avaient apparemment déchiffré les principaux codes diplomatiques du président.

Pour confirmation, Minohara a demandé à Satoshi Hattori, professeur d'histoire moderne à l'université de Kobe, d'effectuer une recherche spéciale dans les archives diplomatiques de Tokyo. Dans un dossier intitulé "Documents spéciaux", Hattori trouve trente-quatre communiqués dactylographiés, pour la plupart en anglais, relatant des discussions diplomatiques ultrasecrètes entre les États-Unis et la Grande-Bretagne au cours des mois et des semaines précédant le 7 décembre. Les Japonais ont pris connaissance de la décision de Roosevelt de les attaquer à la mi-novembre. Apprenant la duplicité de Roosevelt, Togo, un fervent défenseur des relations pacifiques avec les États-Unis, qui s'était auparavant opposé aux "faucons" du cabinet, écrit dans ses mémoires d'après-guerre : "J'ai été choqué au point d'en avoir le vertige. À ce stade, nous n'avons pas d'autre choix que d'agir". Ce n'est qu'après avoir pris connaissance du plan du président, qui se voulait un coup de poignard dans le dos, que même les "colombes" du gouvernement japonais ont décidé de frapper avant qu'il ne les frappe en premier.

Entre-temps, le projet secret de Roosevelt d'attaquer sans préavis un peuple avec lequel l'Amérique est encore en paix a été suspendu en raison de retards logistiques. Le 22 novembre, Lauchlin Curie l'informe que les bombardiers et leurs équipages ne pourront pas atteindre les bases chinoises avant la fin du mois de décembre. Le raid sera lancé au plus tard peu après le Nouvel An 1942. Les 2 400 Américains qui sont morts à Pearl Harbor n'ont jamais réalisé qu'ils avaient été sacrifiés pour la conspiration non publiée de leur président visant à les impliquer dans une guerre illégale. Ayant brisé son code diplomatique, les Japonais savaient ce qu'il préparait réellement et l'ont devancé, de justesse, d'environ un mois.

Mais d'un seul coup, ils lui ont donné la guerre qu'il cherchait depuis longtemps pour sauver sa peau politique en rajeunissant l'économie américaine grâce à une production massive d'armes. Désormais, l'écrasante majorité des Américains servaient volontiers sa cause dans l'illusion tragique qu'ils défendaient leur pays. Ils l'ont élu pour un quatrième mandat sans précédent. Cependant, Roosevelt est déjà en train de mourir d'une gonorrhée en phase terminale ; le coup de grâce sera une hémorragie cérébrale.

Sir Robert Craigie, représentant de l'Angleterre à Tokyo, déclare que les Japonais sont les victimes innocentes de l'impérialisme de Roosevelt et des complots

en coulisses de Churchill visant à impliquer l'Amérique dans la guerre, quel qu'en soit le coût en vies humaines. Craigie avait été personnellement témoin du semestre précédent d'intrigues tissées par ces deux criminels internationaux. Il est secondé par le député Hamilton Fish, qui a ardemment soutenu la demande du président d'une déclaration officielle des hostilités par les États-Unis, mais qui avouera plus tard que "Roosevelt a été le principal instigateur et l'incendiaire qui a allumé la mèche de la guerre".

Comme Churchill (et tous les autres dirigeants du monde), Roosevelt comprenait bien la question juive et sympathisait même personnellement avec les nationaux-socialistes allemands contre lesquels il menait hypocritement une guerre d'anéantissement en février 1943 : "On ne peut pas vraiment blâmer les nazis pour ce qu'ils ont fait aux Juifs", confiait-il au général Auguste Nogues, commandant français du Maroc, lors de la conférence de Casablanca, "parce que si le peuple allemand avait dû souffrir ce qu'il a souffert avant que les nazis n'arrivent au pouvoir, aucun autre peuple au monde n'aurait agi différemment". La compréhension qu'avait F.D.R. des Juifs rend d'autant plus immorale son obéissance volontaire, ainsi que celle de Churchill, à leur égard. Il n'était pas une dupe sans cervelle, mais conscient du mal qu'il servait.

Franklin Roosevelt est mort avant la fin de la guerre qu'il a, plus que tout autre, provoquée. Au cours de ces derniers mois, il s'est réuni à Yalta avec ses infâmes co-conspirateurs. Physiquement détérioré par les ravages d'une maladie syphilitique et mentalement déséquilibré, il était assis pour les photographes entre un Churchill éméché, dont l'Empire était pratiquement disparu, et Staline qui, songeant à la condition énervée des puissances occidentales personnifiées par ces deux pitoyables personnages, souriait secrètement à lui-même, comme le chat communiste qui vient d'avalier le canari capitaliste. En décrivant le potentat soviétique à Yalta, l'*Encyclopedia Britannica* écrit : "Formidable négociateur, il a su se montrer plus malin que ces hommes d'État étrangers".

Né Joseph Vissarionovich Dzhugashvilli en 1879, il change son nom en "Staline" (du mot russe pour "acier", *stal*) après être devenu un fervent communiste. Alors que les premières victoires allemandes déchirent l'URSS, il s'écrie : "Tout ce que Lénine a construit pour nous est perdu à jamais !" Alors que l'avancée de l'Axe se poursuit tout au long du premier été 1941, il s'enferme dans sa *datcha*, laissant l'Union soviétique à la dérive. Bien que l'invasion allemande ait commencé le 22 juin, Staline est trop ivre pour prononcer un discours public avant le 3 juillet ; même alors, il peut à peine marmonner sur un ton monocorde qui n'inspire rien d'autre que le défaitisme. Son congé sabbatique pour cause d'alcool a dû lui faire du bien, car il a fini par se dégriser suffisamment pour diriger personnellement la défense de Moscou l'hiver suivant. Abandonnant avec cynisme la

rhétorique marxiste qui avait été la sienne toute sa vie, il s'est soudain présenté comme un nationaliste slave plus grand que nature. La pose hypocrite a fonctionné, et des millions de Russes jusqu'alors démoralisés se sont ralliés à la défense réussie de leur patrie.

Pendant le reste de la guerre, il s'est avéré être un superbe chef de guerre, moins pour ses capacités militaires - qu'il ne possédait pratiquement pas - que pour sa réorganisation et sa direction impitoyables des forces armées de l'URSS. Confronté à la démoralisation générale de ces dernières à la suite d'une défaite sans répit, il a renforcé la résistance de son pays en instituant un système de commissaires de l'Armée rouge, qui se tenaient littéralement derrière les soldats russes, pistolets au poing, pour abattre tout homme qui hésiterait à s'engager. Comparé au nombre total de personnes (7 500) travaillant pour la Gestapo allemande en 1939, l'Union soviétique employait à la même époque pas moins de 366 000 membres de la police secrète.

Staline, qui avait déjà fait entrer la Russie dans l'ère industrielle (bien qu'aux dépens de dix millions de paysans assassinés, les *koulaks*), transforme en quelques mois ses usines en gigantesques fabriques de munitions préparées pour la guerre totale. Il a mis en place une tactique soviétique sur le champ de bataille qui ignorait toute stratégie et qui consistait à n'attaquer les hommes et le matériel qu'en cas de supériorité numérique écrasante de l'adversaire, sans tenir compte des pertes toujours lourdes subies par ses soldats. Parfois, ces assauts massifs ont fonctionné ; souvent, ils ont échoué, entraînant invariablement la destruction massive des hommes et des machines russes. Les succès soviétiques à Stalingrad, Koursk et jusqu'à la fin de la guerre semblent confirmer l'apparente autorité militaire de Staline, même aux yeux d'Adolf Hitler.

Mais le Führer et le reste du monde extérieur ignoraient que les victoires de Staline lui avaient été remises avant chaque bataille par des traîtres de l'état-major allemand qui, en collaboration avec Leopold Trepper, chef juif du réseau d'espionnage "Orchestre rouge", transmettaient les plans d'Hitler au haut commandement soviétique. Comme l'a souligné Winston Churchill, la révolution russe était en grande partie une affaire juive, et Joseph Staline, perçu par des Juifs comme Léon Trotski et Grigori Zinoviev comme une marionnette sans esprit mais souple, a servi de faire-valoir aux Juifs pour leur tyrannie soviétique. Comme il se doit, il siégeait entre Zinoviev et un autre juif communiste, Lev Kamenev, au sein du premier triumvirat au pouvoir après la mort de Lénine.

Staline, Churchill et Roosevelt étaient des médiocres ordinaires à l'intelligence limitée, qui ne se définissaient que par leur énorme appétit de pouvoir et de prestige personnel. Les non-entités politiques avides ne manquent jamais et sont facilement accessibles aux tireurs d'élite juifs, que l'on aperçoit moins souvent, et

pour lesquels ces laquais consentants sont aussi courants qu'ils sont totalement jetables. La guerre avait des significations différentes pour les dirigeants mondiaux qui s'y étaient engagés. Pour Churchill, c'était simplement l'occasion la plus gratifiante de gagner sa vie et d'échapper aux scandales financiers. Pour Roosevelt, c'était le seul moyen de sortir de la dépression et de sauver son existence politique. Quant à Staline, il y voyait sa meilleure chance de devenir un autre Gengis Khan, le souverain d'une planète dominée par l'Union soviétique. Pour ces hommes, la Seconde Guerre mondiale n'était qu'un moyen de parvenir à des fins personnelles qui n'avaient rien à voir avec le fascisme, la démocratie, la civilisation ou toute autre question publique avec laquelle ils ont habillé leurs agendas privés aux dépens de plusieurs millions d'êtres humains.

Les dirigeants alliés se ressemblent en ce sens qu'ils souffrent tous de problèmes personnels qui faussent leur comportement. Churchill était un alcoolique invétéré. Comme tous les grands buveurs, il était un mauvais ivrogne, en proie à la paranoïa et à la dépendance à l'égard de la belligérance. F.D.R. avait été un homme physiquement vigoureux dans la tradition de Roosevelt, jusqu'à ce qu'il soit frappé par la polio au début de l'âge adulte. Piquée par le besoin de paraître forte, malgré sa propre faiblesse humiliante, elle a surcompensé et sublimé sa frustration dans une agression extérieure. Staline est né avec un bras déformé et atrophié, pour lequel il a nourri de profonds sentiments d'infériorité et de vengeance, à l'instar du Richard III de Shakespeare.

C'est à ces inadaptés et à ces ratés, à ces psychopathes infirmes, que l'on confiait le destin des nations. Churchill et Roosevelt étaient eux-mêmes en partie juifs, tandis que Staline, un Gentil Géorgien, vivait avec une famille juive (les Kagonovitchs communistes), avait épousé une Juive (Nadezhda Alliluyeva) et parlait même le yiddish. La disparité raciale des causes des Alliés et de l'Axe a donc été clairement définie par leurs dirigeants respectifs. Il est donc impossible de comprendre la Seconde Guerre mondiale, ou toute l'histoire de l'humanité d'ailleurs, sans apprécier le rôle joué par les Juifs. Cela n'est nulle part plus évident que dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, prolongement militaire logique et inévitable de la lutte politique nationale-socialiste lancée contre eux par Adolf Hitler vingt ans plus tôt.

Pour comprendre son combat, il convient de préciser que l'Allemagne démocratique de l'après-Première Guerre mondiale était le terrain de jeu des communistes juifs qui suivaient le dicton de Lénine selon lequel la révolution rouge du monde devait passer par le Reich. Les Allemands mouraient littéralement de faim dans les rues de Munich et de Berlin, incapables de trouver un véritable travail et reconnaissants pour les emplois subalternes, souvent dégradants, qui leur étaient rarement proposés. Le taux de mortalité infantile monte en flèche. La faim, l'extrême

pauvreté, la délinquance juvénile, la criminalité, l'immoralité, la pourriture culturelle, la violence politique de rue et le chaos social règnent. Pendant ce temps, les spéculateurs fonciers juifs s'enrichissent du jour au lendemain en acquérant d'immenses terrains, principalement des fermes, auprès d'Allemands rendus indigents par les effets catastrophiques de la "Grande" Guerre. À l'époque, comme aujourd'hui, les Juifs dominaient la plupart des professions (en particulier la médecine, la presse, les arts et le gouvernement), car les Allemands avaient été "légalement" privés de leurs droits par le traité de Versailles. Dans le même temps, la République de Weimar des années 1920 était un mélange de juifs marxistes et capitalistes, qui considéraient le peuple allemand appauvri comme rien de plus qu'un sac à dos idéologique et économique. Des États, des villes et des villages entiers, comme la Bavière, Berlin et Cobourg, ont été saisis par des criminels communistes ; pratiquement tous leurs dirigeants - Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg, Kurt Eisner, etc.

Mais ils ont été vaincus par un mouvement populaire sans précédent, lorsque Adolf Hitler a été élu chancelier. De nombreux Juifs quittent l'Allemagne et émigrent en Union soviétique, en France, en Angleterre et aux États-Unis, où ils commencent immédiatement à militer en faveur d'une guerre de revanche. Tous leurs investissements politiques et financiers dans une Allemagne définitivement vaincue se sont évaporés avec la popularité du national-socialisme. Dès l'été 1933, quelques mois seulement après la victoire d'Hitler aux élections, les personnalités les plus puissantes de la juiverie mondiale organisent un grand rassemblement au Madison Square Garden de New York. Leur porte-parole est Samuel J. Untermyer, un choix parfait pour le travail qu'ils proposent. Vingt-six ans auparavant, Untermyer avait poussé les États-Unis à déclarer la guerre à l'Allemagne, malgré les objections de la plupart des Américains. Il avait accompli cet exploit remarquable en payant un maître-chanteur qui menaçait Woodrow Wilson de scandale, à condition que le président indiscret revienne sur la politique de non-belligérance de son gouvernement. (Les origines juives de la participation américaine à la Première Guerre mondiale sont expliquées de manière irréfutable par les chercheurs renommés Andrew Collins et Chris Ogilvie-Herald).

En 1933, le belliciste professionnel a recommencé. Untermyer proclame "une guerre sainte", approuvée par la suite par tous les juifs américains importants, contre la nouvelle Allemagne. "Ce que nous proposons, et que nous avons déjà fait, c'est de poursuivre un boycott économique purement défensif qui sapera le régime hitlérien et ramènera le peuple allemand à la raison en détruisant son commerce d'exportation dont dépend son existence même.

En réponse à la "déclaration de guerre sainte" d'Untermyer contre un peuple qui, jusqu'à présent, n'avait fait de mal à personne, le journal juif *Natscha Retsch*

fulmina de manière meurtrière, dans la meilleure tradition de l'Ancien Testament : "La guerre contre l'Allemagne sera menée par toutes les communautés juives, les conférences, les congrès, par chaque Juif individuellement ! Ainsi, la guerre contre l'Allemagne sera idéologiquement vivifiante et favorisera nos intérêts, qui exigent que l'Allemagne soit entièrement détruite. Le danger pour nous, Juifs, réside dans l'ensemble du peuple allemand, dans l'Allemagne dans son ensemble, ainsi que dans chaque individu. Il doit être rendu inoffensif pour toujours".

Le dernier testament d'Adolf Hitler, signé le jour de sa mort, le 30 avril 1945, semble confirmer cette agitation féroce : "Il est faux de dire que moi ou n'importe qui d'autre en Allemagne a voulu la guerre en 1939. Elle a été voulue et déclenchée exclusivement par des hommes d'État internationaux qui étaient soit d'origine juive, soit au service d'intérêts juifs".

Plus de soixante ans plus tard, les Juifs continuaient à qualifier tous les Allemands, aussi pro-juifs ou anti-nazis qu'ils puissent être, de membres de la "race des auteurs de crimes". C'est ainsi que le Congrès juif canadien a condamné l'historienne en chef de la "Section des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité" du ministère canadien de la Justice, Ruth Bettina Birn, simplement parce qu'elle était une Allemande païenne, alors même qu'elle poursuivait des nationaux-socialistes !

La première phase de la "guerre sainte" d'Untermeyer est un boycott économique visant à détruire l'Allemagne avec l'aide "de nos millions d'amis non juifs" (*The New York Times*, 7 août 1933). Il paraphrase ainsi une stratégie décrite dans *les Protocoles des Sages de Sion* (compte rendu d'une réunion secrète de dirigeants mondiaux au tournant du XXe siècle), selon laquelle toute nation païenne se rebellant contre les agendas juifs doit être étranglée par le biais de sanctions économiques. Celles-ci serviraient de prélude à des mesures militaires prises par d'autres pays païens où les Juifs exercent encore une influence politique (c'est-à-dire financière). Au point 3 du protocole VII, on peut lire : "Nous devons être en mesure de répondre à tout acte d'oppression par la guerre avec les voisins du pays qui ose s'opposer à nous".

Bien qu'hystériquement et constamment qualifié de "faux" par les façonneurs de l'opinion publique, l'authenticité du document a pourtant été établie par les Juifs eux-mêmes. Dans son livre *Beware of God : The Ultimate Paradox*, l'historien juif sud-africain David Ash décrit les "Protocoles des Sages de Sion" comme un véritable avertissement à l'humanité, selon lequel les Juifs utilisent les principes bibliques pour s'emparer du pouvoir et poursuivre leurs propres objectifs (Parfrey, 405). Au début des années 1980, l'un des Juifs les plus influents du milieu du XXe siècle, Armand Hammer, patron de la société américaine Occidental Petroleum Corporation et marionnettiste politique des présidents Nixon et Reagan, a créé une

entreprise internationale avec d'autres Juifs (le magnat des médias Robert Maxwell, le multimillionnaire israélien Shaul Eisenberg, Albert Reichmann, à la tête de la plus grande société immobilière du monde, etc.) Hammer n'hésite pas à qualifier ce club de milliardaires, composé des hommes les plus puissants du monde, de "Sages de Sion" (Epstein, 322). Après tout, le leader mondial du sionisme ne faisait que répéter ce qu'Untermeyer et le point 3, numéro 7 des *Protocoles* affirmaient, lorsque Chaim Weizman déclara à Winston Churchill en 1941 que les Juifs avaient obtenu que l'Amérique combatte l'Allemagne pendant la Première Guerre mondiale, et qu'ils le feraient à nouveau pendant la Seconde Guerre mondiale (Irving, *Churchill's War*, Vol. 2, 76,77).

M. Raphael Johnson, Ph.D., écrit que le boycott d'Untermeyer "était un acte de guerre qui ne se limitait pas à une métaphore : c'était un moyen, bien conçu, de détruire l'Allemagne en tant qu'entité politique, sociale et économique". L'objectif à long terme du boycott juif contre l'Allemagne était de la mettre en faillite en ce qui concerne les réparations imposées à l'Allemagne après la Première Guerre mondiale, et de maintenir l'Allemagne démilitarisée et vulnérable. En fait, le boycott a été très handicapant pour l'Allemagne. Des universitaires juifs tels qu'Edwin Black ont rapporté qu'en réponse au boycott, les exportations allemandes ont été réduites de 10 % et que beaucoup exigeaient la saisie des biens allemands dans les pays étrangers"(43). Tout cela contre un peuple dont le seul "crime", jusqu'alors, avait été de critiquer les Juifs.

Mais le boycott mondial a échoué, car le national-socialisme rendait l'Allemagne économiquement indépendante de son réseau monétaire international. Et il n'était pas nécessaire d'expliquer aux Juifs ce qui se passerait si d'autres peuples païens s'éveillaient à la réalité du pouvoir juif, comme l'avaient fait les Allemands. En outre, Hitler a résolu le problème du chômage et rétabli la prospérité dans son pays, alors que le reste de la civilisation occidentale s'enfonçait dans la Grande Dépression. Si son exemple était adopté dans d'autres pays, le réseau bancaire international des Juifs établi par la maison Rothschild s'effondrerait.

L'agitation contre Hitler dans le monde extérieur tout au long des années 1930 n'apparaît pas seulement à la lumière de la "déclaration de guerre" d'Untermeyer depuis le podium du Madison Square Garden de New York. La France avait un premier ministre juif, Leon Blum, tandis qu'Isaac Leslie Hore-Belisha, 1er baron Hore-Belisha, était le secrétaire d'État à la guerre juif de Grande-Bretagne et le plus ardent fauteur de guerre. Il n'est pas surprenant que Churchill lui ait accordé la pairie pour les services rendus au nom de la conspiration "Focus". Il y avait aussi les Juifs soviétiques, dont les projets d'instauration d'un gouvernement mondial unique étaient menacés par l'attrait idéologique du national-socialisme bien au-delà des frontières allemandes. Tout porte à croire que les masses laborieuses qui

ont été détournées du marxisme et ont porté le national-socialisme au pouvoir en Allemagne feront de même dans d'autres pays, mettant ainsi un terme définitif au rêve de Karl Marx d'une "dictature du prolétariat" internationale dominée par la juiverie.

En présentant unilatéralement Adolf Hitler dans la presse et l'industrie cinématographique comme le pire ennemi de l'humanité, les Juifs ont commencé à créer psychologiquement un climat de haine, condition préalable aux hostilités armées. Mais soixante ans après leur déclaration d'agression en temps de paix, même l'auteur juif Lenny Brenner a admis : "Avant la guerre, les dirigeants sionistes ont proclamé un boycott international massif contre le gouvernement allemand. Cette politique agressive a jeté de l'huile sur le feu dans une situation déjà explosive, et a donc contribué à déclencher l'Holocauste"... (Parfrey, 404,405).

Ludwig Lewisohn, l'un des "conseillers" du F.D.R. et chef des organisations sionistes d'Amérique, a déclaré au *Jewish Mirror* de New York le 3 octobre 1942 : "Le peuple juif est le symbole de la nature de cette guerre. Personne d'autre. Rien d'autre. C'est l'alpha et l'oméga, le début et la fin de toute l'affaire !". Les 61 millions de morts (sans parler des 240 millions de blessés, des millions de personnes réduites en esclavage pendant des générations sous le régime communiste et des trésors culturels irremplaçables anéantis) résultant du conflit dont il s'attribue la paternité au nom de son peuple en font les criminels de guerre les plus sanguinaires de toute l'histoire de l'humanité.



NS KAMPFRUF
KAMPFSCHRIFT DER NATIONALSOZIALISTISCHEN DEUTSCHEN ARBEITERPARTEI AUSLANDS- UND AUFBAUORGANISATION

Der Kampf geht weiter !

Sieging Jahre nach der Kapitulation der Wehrmacht am 8. Mai 1945 ist die nationalsozialistische Bewegung stärker als je zuvor in der Nachkriegszeit. Und zwar nicht nur in Deutschland, sondern auf globaler Ebene!

Abstrakte von Massenmord, Verbrechen, Verfolgung und Verlesung haben nicht ausgereicht, das Kino der genozide über unseren hoch geliebten Führer Adolf Hitler zu stoppen.

Alle Nationalsozialisten sind unsterblich arbeitslos, Verleumdungen und Kampagnen werden nicht mehr als Schilde an Kampf um die Erlösung unserer Völker.

Die Bewegung ist zwar stärker geworden, aber die Größe des begangenen Verbrechens ist heute noch viel größer als in der Vergangenheit.

Die vorweltliche Gegner ist nun dabei, die Völkermord - gegen alle westlichen Völker (J - zu begeben, keine Mitleid und Ermahnung, Überlebende und Rassenreinigung.

Oh "Japs" oder "Staps", ob es "Wahlfahrer" oder ein "Brennstoff", ob mit Propagandamaterial bewaffnet oder auf einem Schiffsdeckel andere Art. Jeder Nationalsozialist hat seine Pflicht!

Hail Hitler!
Gottard Lisch



TROTZ VERBOT NICHT TOT!



Novelles NS
www.nsdapao.org
#1905 19.06.2022 (132)
NSDAP/AO: PO Box 6414 - Lincoln NE 68506 - USA

**Rapport préliminaire
Entretien avec Molly**
Troisième partie

NSK : Vos projets actuels sont évidemment philosophiques et liés à l'art.

Veuillez décrire votre point de vue sur l'impact de ces sujets en politique.

Molly : Faisais toujours de mettre à jour la galerie de photos, mais je me suis surtout concentrée sur Adolf Hitler et l'Armée de l'Humanité (www.mourning/benincient.com/truth.htm). J'en suis à 21 pages maintenant, et j'ai encore beaucoup à faire. L'étude de la Seconde Guerre mondiale est un véritable champ de mines d'informations. Vous cherchez des informations sur une chose et vous trouvez deux autres choses à rechercher. C'est un peu comme si vous étiez un archéologue, déterrants un passé enfoui. Un passé qu'ils préféreraient ne pas voir ressurgir. Nous pouvons à nouveau




the NEW ORDER
Number 178 (1975) Founded 1978 April 26, 2022 (132)

The Fight Goes On !

Seventy years after the capitulation of the Wehrmacht on May 8, 1945, the postwar National Socialist movement is stronger than ever not only in Germany, but throughout Europe.

Decades of mass murder, expulsion, persecution, and defilement have not sufficed to destroy the seed of the brilliant idea of our much loved Führer Adolf Hitler.

All National Socialists and other racially-aware Europeans and racial kinemen fight side by side for the preservation of our White folk.

The movement has indeed become stronger, but the danger of biological folk death is also much greater today than in the past.

The desperate enemy is in the process of committing genocide against all White folk. His means are non-White immigration, culture distortion, and race-mixing.

Whether "Japs" or "Staps", whether in obvious battle or secret battle, whether armed with propaganda material or on a battlefield of a different kind, every National Socialist must do his duty!

Hail Hitler!
Gottard Lisch



TROTZ VERBOT NICHT TOT!

Le NSDAP/AO est le plus grand fournisseur Monde de la propagande national-socialiste !

Magazines imprimés et en ligne dans de nombreuses langues

Des centaines de livres dans près d'une douzaine de langues

Plus de 100 sites Web dans des dizaines de langues



SS Defender against Bolshevism
by Reichführer SS Reichlich Rimmer
FOR-DANMARK! MOD BOLSCHEVISMEN!
Translated from the SS Original!

The Poisonous Mushroom
Julius Streicher, Der Stürmer Picture Book
Der Giftpilz
Translated from the Third Reich Original!

Hitler in Italy
Reichlich Rimmer
HITLER in ITALIEN
English / German French / English

SS Viewpoint - Vol. 9
Wife and Family

The Sins of High Finance
Theodor Fritsch
ROUSE!
English - German / Deutsch - English

Luftwaffe War Art
Die Luftwaffe im Bild
English - German / Deutsch - English

BOOKS - Translated from the Third Reich Originals!
www.third-reich-books.com



NSDAP/AO
Fight Back!



nsdapao.org
Contact us to find out how YOU can help!